

*Qu'advient-il du quartier
lorsque le latin a disparu?*

CŒUR DOUBLE, numéro 33, mai 2003

Cégep du Vieux Montréal

255, rue Ontario Est

Montréal (Québec)

H2X 1X6

CŒUR DOUBLE est une publication du CANIF,
le Centre d'animation de français du cégep du
Vieux Montréal.

© Tous droits réservés.

Dépôt légal: mars 1991

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression :

Centre de production de l'écrit du CVM (5072)

Ce numéro de **CŒUR DOUBLE** est accessible
sur Internet: www.cvm.qc.ca

Renseignements :

le CANIF, (514) 982-3437, poste 2164

Photographie de couverture: Julien Daoust et Shaïna Otis

Conception graphique de la couverture: Dominic Prévost



Latinerie [latineri] n.f. – 2003; de *latin*

- ♦ Chose curieuse ou personnage singulier repérés dans le Quartier latin qui incite des étudiants du cégep du Vieux Montréal à la création littéraire.

Ce mot, inventé par un groupe d'étudiants inscrits dans le cours « Littérature et culture contemporaines », est né d'une expérience artistique ayant débuté par l'étude de deux œuvres : *Les Glaneurs et la glaneuse* et *Chronique de la dérive douce*. Dans son film, Agnès Varda présente des personnages fascinants qui glanent toutes sortes de choses, de la nourriture comme des objets. La cinéaste, quant à elle, s'amuse à glaner des images. Pour sa part, le narrateur du roman de Dany Laferrière parcourt les rues de Montréal en observant ce qui l'entoure. Cela le conduira à choisir le métier d'écrivain.

Ce sont ces démarches artistiques et intellectuelles qui ont inspiré un projet qui, au départ, s'intitulait « Chroniques de quartier ». Les étudiants ont d'abord participé au concours de photographie *Le Quartier latin et ses environs*. Après avoir imaginé un concept artistique, ils sont partis, armés de leur caméra jetable, et ont parcouru les rues du Quartier latin afin de croquer des images de toutes sortes.

Certaines de ces images les ont marqués plus particulièrement et sont devenues sujets de création littéraire : un banc de parc, un parc-mètre, une cabine téléphonique, un coin de rue, un itinérant, un homme moustachu, une fumeuse pollueuse, et j'en passe. Ce sont ces curiosités qui sont devenues des latinerie.

Je vous invite donc à découvrir les latinerie de ces étudiants. J'en profite pour les remercier chaleureusement de l'intérêt dont ils ont fait preuve tout au long de cette session, de leur énergie et de leur créativité.

Nathaly Ledoux

Olivier Barcelo Desrosiers
Sciences humaines, profil Individu

Le réveil

Un bruit de foule réveilla George ce matin-là. Ce bruit venait des gens qui prennent le métro pour aller travailler dans les grands buildings de Montréal comme à tous les jours. Lui et ses amis itinérants étaient couchés dans un coin du métro. Ils avaient tous réussi à passer la nuit sans se faire mettre dehors par les gardiens.

Larrey

Dès le réveil, Larrey, un ami itinérant de George, se mettait à quêter afin de pouvoir manger un peu et se payer une bière. De 6h30 à 8h30 le matin, c'était l'heure de pointe, et Larrey le savait bien. Il était donc toujours prêt chaque matin à attendre les travailleurs.

Le salaire = la récompense

Ce matin-là, Larrey avait amassé 15,45\$. Le trafic terminé, Larrey se précipita au dépanneur et s'acheta un gâteau Vachon et une grosse bière en canette. Il mangea très vite et il se mit à boire comme à chaque jour. Dès que sa canette se vidait, il allait en chercher une autre, puis il quêtait afin d'en acheter encore et encore.

Le lendemain

À mon réveil, je fus étonné de voir qu'il était 8h et que Larrey n'était pas à son poste en train de quêter. J'allai donc voir Larrey afin de le réveiller, mais il n'était pas «réveillable».

La mort de Larrey

En tournant Larrey sur le dos, je vis ses yeux regarder le vide. Son cœur ne battait plus; l'alcool avait eu raison de lui.

Marco Bélair-Cirino

Sciences humaines, profil Questions internationales

Témoins d'un rendez-vous manqué

Le téléphone sonna. Thomas se réveilla en sursaut et ne répondit pas. Il se laissa choir sur le plancher, scruta du coin de l'œil sa montre abandonnée sur la table de chevet et s'indigna contre elle.

Ni une, ni deux, il était à l'extérieur. Il courut à travers le carré Saint-Louis et salua rapidement certes ses quelques amis artistes assis sur le gazon, mais aussi le musicien muet qui était figé au milieu d'une horde de pigeons.

Évelyne l'attendait impatiemment à l'extérieur de l'édifice des Archives nationales du Québec. Elle regarda vers le ciel et prit une profonde bouffée d'air frais. Elle se disait qu'elle ne pouvait plus tolérer ce qu'il lui faisait subir et hurla aux deux êtres de pierre allongés sur le haut de l'édifice de transmettre le message à son coéquipier Thomas, sachant pourtant très bien qu'ils ne pourraient le faire.

Il courut à toute vitesse, prit l'escalier roulant et monta deux à deux les marches. Il aperçut la petite religieuse et lui dit à bout de souffle : « Bonjour ma sœur ! » Thomas jeta dans son panier une correspondance de métro périmée et sortit à l'extérieur. Elle ne lui répondit pas. Elle ne le pouvait pas.

Thomas manqua Évelyne de peu. Elle eut raison : les deux êtres ne lui firent pas le message.

Hugues Bélisle

Sciences humaines, profil Questions internationales

Quêteur

Je virevolte, flotte, anonyme, je vogue au gré du vent. Aurore l'enfant martyr et autres victimes n'ont plus qu'à se cacher. La douleur du froid mord ma chair, sans cesse. J'habite le trottoir, devant des boutiques et des restos branchés. Panini, brocoli et chichi me sont interdits.

Lundi matin, on me demande de me présenter à l'hôpital Saint-Luc, à la même grille horaire que les employés de la ville, pour des prises de sang, l'estomac vide, aussi vide que mon récipient.

Je suis le cadran du temps. Sans moi, il ne peut jouer et, avec moi, il s'enrichit au gré des heures. C'est la seule chose que j'ai. Je n'ai ni conscience, ni goût, ni regard, ni ouïe, ni personnalité, ni ego lorsque l'aiguille rouge disparaît sous l'horizon.

Un sourire bien vert pour un dollar. Tu désires me donner de l'amour avec ta main? Va chier et mets-la-toi là où je pense ta pitié. Ce que je veux, c'est manger et pendant un maximum de deux heures.

Remplis-moi de petit change ou je tourne au rouge. Tu découvres la rue Saint-Laurent à bord de ton bolide? Alors cesse d'être chiche et glisse-moi un canard dans ma fente à dollars.

Laurence Benoit-Bousquet
Sciences humaines, profil Questions internationales

Les nouilles chinoises

*À la substance absorbée, tout est la fin.
Tout commencera enfin.*

Comme chaque jour depuis 35 ans, tu prends le métro.
Tu débarques à la station Place-d'Armes.
Tu te traînes les pieds jusqu'au boulot.
Tes yeux sont gris, vides.

Ta routine te rongera jusqu'aux os.
Elle a déjà commencé son travail.
Elle te fait pousser une bosse dans le dos.
Elle fait mourir tes cheveux.

Je le sais, moi.

Je te vois tous les matins.
Avec ta mine triste.
Tu te rends à ce salon de coiffure minable du quartier chinois.
Tu ramasses toute la journée les cheveux morts des clients.

Midi trente.

Tu ne sors jamais du salon comme les autres pour dîner.
Tu t'assois sur ta chaise.
Tu manges ton bol de nouilles.
Tu ne regardes personne.

Dix-sept heures.

Comme chaque jour depuis 35 ans, tu sors du salon.
Tu prends le métro à la station Place-d'Armes.
Tu te traînes les pieds jusque chez toi.
Mais cette fois, tu affiches un drôle de sourire.

Je le sais, moi.
Aujourd'hui, tu n'avais pas mis la même chose dans tes nouilles.

Je le sais, moi.
Aujourd'hui, tu attends la libération éternelle.
Dans quelques minutes, tu la ressentiras.

Sarah Bensadoun
Arts et lettres, profil Communication

La couche d'ozone

Lundi 24 mars

Mon amie et moi sommes au coin des rues Saint-Denis et Ontario pour faire des photos. Il doit faire au moins 79 degrés en dessous de zéro tellement nous avons les membres paralysés par le froid.

La dame en blanc

Dehors, il y a très peu de passants, à notre grand malheur, nous qui avons justement besoin de figurants pour croquer des moments sur le vif avec notre objectif. Apparemment, ce n'est pas la meilleure journée. Ce lundi 24 mars ne nous porte pas chance.

Le banc

Une dame tout de blanc vêtue est assise sur un banc depuis notre arrivée, c'est-à-dire au moins une heure et demie. Elle a une cigarette à la bouche à chaque fois que je croise son regard. Elle a l'air d'être de bonne humeur. Je fume, tu fumes, il fume. Elle fume. Elle fume. Elle fume. Elle sourit aussi.

Les déchets

Petit à petit, le trottoir devient une poubelle. En effet, un amoncellement de mégots voit le jour au fur et à mesure que le temps passe. Le froid nous mord le visage et elle, elle reste là. «Selon moi, le temps est propice pour polluer. Qu'en pensez-vous?», nous dit-elle. Le début de la fin. «J'ai envie de bouleverser le monde à ma manière. Autant que ce soit la fin du monde tout de suite et, comme ça, on pourra tout recommencer, si Dieu le veut. Le monde est pourri. Pourri par l'argent, mes enfants.»

Patricia Bouchard
Arts plastiques

Femme d'affaires vêtue de blanc

Elle portait ce jour-là un de ses mille visages. Dans sa garde-robe d'hiver, elle avait choisi une robe blanche, avec des flocons.

C'était lundi, il faisait froid, il y avait beaucoup de passants. Ils avaient mille visages.

Elle aimait bien accueillir chez elle ces passants. Dans ses bistrotts, ses bars, ses boutiques et ses cafés.

Nous prenions des photos de cette femme d'affaires, tellement occupée à commercer avec les gens qu'elle ne nous remarqua pas tout de suite.

La femme nous fit payer cher le prix de nos photos. Ce fut à coups de terrasses enneigées et de froid.

Nous n'avons pas lâché prise. Elle non plus. Pour chaque vitrine, un orteil gelé, pour chaque poubelle un doigt, pour chaque vélo, la goutte au nez...

Il y avait du pain gratuit pour les oiseaux, mais c'est tout. La rue Saint-Laurent est une sacrée femme d'affaires!

Maryline Champagne
Arts et lettres, profil Communication

Quart d'heure

Qu'est-ce qu'il fait? Il est en retard. Je déteste attendre dans ce genre d'endroit. J'espère qu'il se rappelle où je lui ai donné rendez-vous. Pourtant c'était clair: sur Ontario au bout de la petite ruelle à côté de la rue Saint-Denis. Il y a juste lui pour ne pas comprendre...

Qu'est-ce qu'il fait? Il est très en retard. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé. Peut-être qu'il a été pris au cœur d'une bataille en tentant de séparer les deux opposants. Peut-être qu'il a voulu aider un groupe de touristes à trouver leur chemin et qu'avec son grand cœur, il les a guidés à leur destination.

Qu'est-ce qu'il fait? Il est vraiment en retard. J'espère que tout va bien. Peut-être qu'il a été arrêté par la police parce qu'un revendeur lui a proposé quelque chose, qu'il a refusé, que le malfrat a inséré la drogue dans son sac en voyant les forces de l'ordre arriver et, enfin, que mon amour s'est fait arrêter parce qu'il avait l'air suspect. Il doit être en train de croupir en prison. Ou peut-être qu'il a eu un accident, qu'une tuile lui est tombée sur la tête alors qu'il passait sous des travaux de construction, qu'il a perdu la mémoire et qu'il est en train de mourir de froid dans le portique d'un immeuble miteux.

Qu'est-ce que tu faisais! Tu es en retard. J'attends depuis un quart d'heure. Non, je ne me suis pas inquiétée voyons...

Julie Charbonneau
Sciences humaines, profil Individu

Toi l'raciste

Je suis québécois, fier de l'être et je crois que nous sommes envahis. Je suis fier de ma patrie et je la contemple, ici, en face du grand théâtre. Je suis là, heureux de ce que je viens de dire. La femme noire aux yeux doux retient ses larmes. « T'as un beau cul de négresse toi, mais sais-tu, je le toucherais même pas ! »

Et elle s'approche: « Homme-paon, je te donne la chance très grande, de voir quelque chose. »

Je vois, et je me reconnais en femme voilée, en homme aux yeux en amande, en homme brun café. Je me reconnais, victime d'injures, de mépris, je sens les coups quand on me frappe.

Oh! La vision ne dure pas longtemps, mais, moi, je comprends. Je sais les larmes dans les yeux de la femme noire. J'ai eu la chance de ressentir mes propres moqueries. La femme me regarde et me parle encore: « Je sais ce que tu penses maintenant, je ne suis pas un ange moi non plus, mais moi les racistes, j'en peux plus. »

La femme belle reprend son chemin en dandinant son derrière comme si de rien n'était.

Marianne Chénard
Arts plastiques

Célébrité

6h00

Seul, je relaxe. La journée s'annonce à merveille!

7h00

Des gens commencent à arriver. Non ! on m'a remarqué! Plusieurs se dirigent vers moi.

7h15

Impossible de passer inaperçu.

8h30

Une foule! Par dizaines, ils m'entourent. Je me contente d'avoir l'air heureux, décontracté et sûr de moi.

10h00

L'ambiance est différente, quelques personnes se sont dispersées et je peux enfin respirer...

11h30

Mon dieu! ça recommence... je ne pourrai jamais vivre comme tout le monde! La popularité me plaisait au début: avoir toute l'attention, être entouré de toutes sortes de gens. Je croyais que c'était la VRAIE VIE! Depuis 67 que c'est comme ça. «Vie privée», ces mots n'ont plus de signification pour moi.

13h15

Hommes, femmes, tous sont de la partie! Un vieux monsieur reste près de moi, il semble apprécier ma présence plus que les autres; un réconfort peut-être?

13h50

Il est toujours là.

14h25

On me laisse un peu tranquille, mais mon mystérieux personnage ne semble pas vouloir me quitter. Il a un regard flou. Cherche-t-il quelque chose?

15h15

Ce quelque chose ne vient pas.

16h45

Le vieillard repart, d'un pas nonchalant. J'aimerais pouvoir faire comme lui, avoir quelque chose à chercher, changer d'endroit, de position, de vie.

17h30

La folie! je vous le jure! La ville entière est réunie ou quoi? Je me calme et continue d'avoir l'air sympathique, ça va passer.

18h15

JE VAIS CRAQUER!!!

19h45

L'enfer est fini, il n'y a plus que des jeunes qui discutent et rient en cœur; comme j'adorerais pouvoir en faire autant.

22h00

Passée. La journée est passée, ou presque, puisque ce sera encore et encore le même scénario qui se répétera; je serai encore là, moi, le rond-point central, station Berri-Uqàm.

Daniela Cicciarelli
Sciences humaines, profil Individu

Le paradis

Angle Berri et Sainte-Catherine, la Chapelle Notre-Dame-de-Lourdes. J'entre. C'est mort. Je me dirige vers un banc pour prier. Il fait sombre malgré les vitraux multicolores laissant transpercer la lueur du jour. J'aperçois les peintures, visibles partout où je regarde.

Au loin, à l'avant de la chapelle, je distingue un vieillard qui prie. Quelque chose en moi m'attire vers lui. Je me lève et je vais le voir. Il fait de même. Malgré ses rides, son allure peu soignée et son corps court et rond, il y a un halo autour de lui. Est-il un ange descendu du ciel? Que veut-il me dire? D'où vient-il? Cent mille questions filent dans ma tête en quelques instants. Il me regarde. Je le regarde. Il pose sa main brûlante sur mon front et il fait le signe de la croix avec ses doigts. Il se retourne et disparaît. Que s'est-il passé? Où est-il? Je quitte, tout énervée.

Dehors, je réintègre le vrai monde et je marche, confuse. Un sentiment de paix et de béatitude traverse mon âme jusqu'au moment où j'aperçois de nouveau le vieillard de la chapelle. Il me fait signe de venir vers lui et j'obéis. Il me tend la main et je disparaiss dans un monde inconnu.

Julien Daoust
Arts et lettres, profil Création littéraire

Une brève incursion dans la vie de Frédéric Letendre

Ou comment un accident burlesque provoqua la naissance
d'une aporie métaphysique

*Zénon! Cruel Zénon! Zénon d'Élée!
M'as-tu percé de cette flèche ailée
Qui vibre, vole et ne vole pas!
Le son m'enfante et la flèche me tue!
Ah! le soleil... Quelle ombre de tortue
Pour l'âme, Achille, immobile à grands pas!*
Paul Valéry

Aujourd'hui, ça va bien. Mon psy m'a dit hier que j'étais mûr pour faire mon chemin seul. Mais je ne suis plus seul, voilà, quoi! J'ai rencontré Geneviève et c'est l'amour. Aussi, j'ai un nouveau job; je suis heureux, je crois.

Alors que je descends la rue Saint-Laurent, m'approchant d'Ontario, un frisson me parcourt. Quelque chose s'est produit. Un pas irrégulier, glissant, déstabilisant. Je tente de remonter à la source, de cerner le moment originel, mais ce moment reste à jamais dans l'indicible, dans le néant rationnel. Je ne sais plus quoi faire, je n'arrive plus à avancer. Je suis entre l'être et le devenir, et, si je ne me décide pas, on va commencer à poser sur moi des regards étranges, l'immobilité s'accroîtra, ce sera le malaise, le retour chez le psy, Geneviève qui doutera de moi; ça ne peut plus m'arriver – je dois avancer.

Un enfant et sa mère me croisent. Le garçon dit quelque chose que je n'entends pas, il pointe derrière moi. Je ferme les yeux un instant, tourne la tête et les ouvre: il s'y trouve des excréments de chien aplanis par mon pied. Je prends une grande respiration, et continue ma marche: je poursuis ce perpétuel affrontement entre ma personne et le monde.

Stefany De Montigny
Arts et lettres, profil Création littéraire

Malheureux magnifique

Je sais que tu me regardes. Je ne te vois pas, mais je sais que tu restes là, incrédule à te demander ce que j'ai. À te demander qui je suis. Quelle question! Et toi qui es-tu? Tu es comme ces gens surchargés de leur train de vie médiocre qui passent et qui cherchent du réconfort dans les festivités qui m'entourent. Pourtant, malgré vos pas pressés qui vous guident, vous vous arrêtez et vous me regardez. Et, du fond de vos yeux vides, vous vous demandez qui je suis. C'est si simple, je suis vous, je suis toi. Je te reflète. N'es-tu pas malheureux? Ne ressens-tu pas ce vide qui grandit et qui te ronge. Ce mal qui ne sait partir au gré des quatre saisons et qui ne veut s'estomper, même englouti par le houblon qui coule à flot. Non! Tu n'es donc pas malheureux? C'est ça, va-t-en! Va et tente de t'avouer que tu vas bien, que tout ce que tu es est magnifique. Essaie de continuer à marcher les yeux vers le ciel en te disant que ce n'est pas pour t'échapper. Et quand on se recroisera (et cela arrivera, car je ne bougerai pas d'ici), tu comprendras peut-être qui je suis, ce que tu es. Toujours malheureux, mais magnifique de le savoir.

Maryse Duchaussoy
Sciences humaines, profil Optimonde

Inquisition

Où?

Carré Saint-Louis, Montréal. Plus précisément, où se trouve la statue de Crémazie.

Quand?

Le siècle commence, les gens ont peur de tout.

Peur

Les sorcières sont pourchassées parce qu'on ne comprend pas leurs connaissances des plantes.

Guérison

Son père tombe gravement malade. Elle décide de lui préparer une décoction d'herbes sauvages. Il la boit puis guérit. Elle pleure de joie.

Curé

Le curé de la paroisse apprend ce qui s'est passé. Il ne tolère pas que l'on s'oppose à la volonté de Dieu, car lui seul peut contrôler la mort.

Tribunal

Attachée, elle n'a pas mangé depuis trois jours. Elle est faible et ne fait que sangloter. Le juge la questionne. Elle avoue connaître la médecine des plantes. Il la condamne.

Bûcher

On la traîne en chemise longue et la fixe au bûcher. Une dernière confession lui est demandée. Elle refuse. On allume le bois à ses pieds. Un cri de douleur. Elle meurt en pleurs.

Dieu

Il l'accueille au ciel et maudit sa création. Un jour, oui un jour, ils créeront leur perte.

Retour

Un siècle d'attente interminable et la voilà de retour. Son esprit erre sur terre.

Son but

Elle veut se venger. Elle détruira la terre pour la purger de l'espèce humaine.

Comment?

Elle ne le dit pas. Elle rit, s'esclaffe et dit à tous ceux qu'elle visite en rêve que la fin est proche.

Fin

Aujourd'hui, nous mourons tous d'une maladie inconnue.

Danielle Dugourd
Arts plastiques

Fanfaronnade au square

Boucan

Un écureuil
Qui m'a à l'œil
Et une mouette
Qui me vole dans les couettes
Attirée plus loin par les passants
Qui, sur la rue Saint-Denis, leur lancent des miettes de croissant
Moi, je suis immobile sur le banc
Et j'écoute tout ce boucan

Devinette

Alors, avez-vous deviné où je suis?
Eh oui! c'est bien lui
C'est le square Saint-Louis

Gens

Aujourd'hui, il fait froid
Je viens passer quelques instants à cet endroit
Pour regarder tous ces gens
Qui défilent dans la rue depuis quelque temps

Statue

Hé! Regarde! À force de rester figée
L'écureuil s'est rapproché
Je crois qu'il me prend pour la statue

Mon amie

Elle voit au loin une de ses amies qui lui fait signe de la rue
Celle-ci l'invite à prendre un café
Plus bas, au Presse-café
Elle accepte volontiers
Car elle commence à être gelée

Miettes de pain

- Je reviendrai sûrement demain
- Pour lancer d'autres miettes de pain à toute cette marmaille affamée?
- Oui, depuis le début ça n'arrête pas de jacasser

Maryse Gagnon
Arts et lettres, profil Communication

Travailler pour vivre

Encore une maudite journée debout à rien faire, à attendre. Encore la même maudite question plate. Encore une fois les mêmes maudites réponses, ou encore les mêmes maudits qui ne me répondent pas et m'ignorent. Quelques-uns ont pitié et me répondent, me parlent, m'appuient dans ma démarche, dans ma job, mais y sont rares, on n'est pas bien vu dans le milieu. Les meilleurs spots sont déjà pris par les plus anciens; premier arrivé, premier servi. Je n'ai pas le choix de travailler, de faire cette job-là, je dois manger et vivre comme tout le monde, mais chacun son métier.

Aujourd'hui, comme tous les autres matins, j'ai les mains qui tremblent. Je n'ai pas pris de douche non plus. Les vêtements que j'ai sur le dos, c'est ceux d'hier et ils puent. Je pue. Ma première victime arrive: « Hé m'sieur, un peu de change pour manger? »

En réalité, je veux juste ma coke, m'en mettre une dans le nez pour arrêter de « shaker ».

Caroline Girard
Arts et lettres, profil Communication

Un peu de chaleur s.v.p.

Le mercure du thermomètre grelotte tellement il fait froid. Nous n'avons fait que quelques pas sur le trottoir que déjà nos cuisses picotent. Nous choisissons notre coin pour la journée. Ce sera à l'angle de Sainte-Catherine et Saint-Laurent. Il semble que le froid qui sévit n'atteigne pas la jeune fille qui passe à côté de nous en jupe courte et en bas collant. De notre côté, nous avons peine à enlever nos mitaines pour tendre notre main vers les passants. Elle passe sans nous regarder. J'espère qu'elle aura une engelure. Cette température nordique nuit à notre gagne-pain. Les nombreuses personnes qui sillonnent habituellement les rues de Montréal sont restées encabanées à la chaleur alors que nous cherchons en vain des gens à qui l'on pourrait arracher quelques sous. C'est beaucoup demander en cette journée. Dès que notre main est à leur vue, ils s'éloignent. Nous voyons la jeune fille à la jupe monter dans une voiture alors que mes doigts commencent à être bleus et que les oreilles de Sophie s'appêtent à tomber. C'est assez, rentrons. Peut-être que demain on essaiera de parcourir les rues en jupe courte et en bas collant. La clientèle sera sûrement différente, mais, au moins, il fera chaud et ce sera plus profitable.

Émilie Girard

Arts et lettres, profil Communication

La loi des murs

Profession

La nuit est sombre, la lune claire. Ça y est. Je m'en vais au boulot; un boulot illégal. Ils disent que je suis un hors-la-loi. Ils ne savent pas qui sont les véritables bandits. Ils disent n'importe quoi. Les lois sont n'importe quoi.

Intention

Je me réapproprie l'espace public. Cela en toute bonne foi, en tout bon citoyen. Sur les murs, je laisse ma trace. Sur le béton, j'appose ma griffe. J'illustre mes idéaux. Je dessine la vie.

Rébellion

Je suis peut-être naïf, mais certes révolté. Je suis jeune, sans peur, sang froid. J'arbore fièrement ma tenue de guerrier urbain. J'ai grandi derrière ces maisons, dans ces ruelles. La rue Ontario, je la connais. Je sais où me cacher s'ils arrivent.

Création

D'ailleurs, ils patrouillent souvent. Cela provoque un stress constant, facilitant bizarrement ma création. Cela fait partie intégrante de mon occupation. La pression m'aide à manier les bombes. J'ignore les raisons. C'est comme cela et c'est tout.

Destination

Tel est mon style de vie. Une vie où les territoires sont d'une importance majeure tout comme le respect. Sinon... La patrouille revient et t'emmène, te confinant ainsi entre quatre murs.

Ariane Guay-Jadah
Arts plastiques

L'hiver sur Saint-Laurent

Le froid

Le soleil, malgré sa présence éternelle, nous touche à peine aujourd'hui. Le vent danse cruellement contre nos corps. On s'efforce de respirer cet air glacial. La neige demeure épaisse et encombrante; elle veut y rester. Une sensation douloureuse brûle l'extrémité de mes oreilles, de mes doigts, de mes cuisses. Le sang ne semble plus vouloir circuler. On veut être au mois de mai, car mars est déprimant et sans fin. Le froid rend l'exercice pénible. Été, quand viendras-tu enfin ?

Les gens

Ils sont gris et fades. Ils se cachent dans leurs foulards ou leurs cols de manteaux. Ils sont pressés comme d'habitude; le temps file, vous savez. L'hiver, ils sont tellement banals qu'on croirait espionner des zombies urbains. Mon boulot, mon salaire, mes amis, ma blonde, mon avenir. Y'a pas de place pour s'arrêter, ces jours-ci. Oui, les gens nous démoralisent.

Les photos

On espère qu'elles seront intéressantes, peut-être assez pour l'exposition. Mais on ne travaille guère dans un environnement spectaculaire. La rue Saint-Laurent est plutôt fantomatique en ce mardi après-midi. Clic! Les bicyclettes enneigées, les piétons glacés, l'oiseau sympathique sont tous capturés. On expose la réalité banale du centre-ville. Des images quotidiennes auxquelles on ne pense pas nécessairement. Mais nous, c'est notre tâche de les remarquer. On veut les mettre en valeur. On espère y arriver...

Audrée Lacroix-Bourassa
Arts plastiques

Ce doit être ma moustache

Je me rends à l'arrêt d'autobus. La journée a été pénible. Un sans-abri m'interpelle et me récite un poème sur la passion amoureuse qu'il a pour moi. Il me supplie ensuite de rester avec lui. Je refuse et l'homme me prend en photo. Ce doit être ma moustache.

Je poursuis mon chemin avec difficulté puisque malgré les grands pas que je fais, une dame ne cesse de mettre de la neige sur mes chaussures. Ma moustache a un étrange effet chez les femmes.

À l'arrêt d'autobus, je vois une vieille qui nourrit les pigeons au carré Saint-Louis. Elle pose son regard sur moi et cesse son geste pour s'approcher en me fixant. Lorsqu'elle se trouve tout près, elle me lance une poignée de graines au visage en m'ordonnant d'en manger puisqu'elles sont bonnes. Je m'assois et déguste. C'est la moustache.

Dans l'autobus un homme hurle que la crème à raser qu'il a dans les mains lui gèle la peau. Il s'assoit, me la met au visage et me rase la moustache. La suspension de l'autobus n'est pas adéquate pour ce genre d'activité et l'homme me coupe à répétition. Je saigne. Les gens me dévisagent. C'est sûrement parce que je n'ai plus de moustache. Je sors en disant merci.

Je marche vers mon domicile en ayant la vague impression que quelque chose d'étrange vient de se produire. Je n'arrive pas à trouver ce qui aurait pu être inhabituel dans les heures qui viennent de passer. Ce doit être un effet produit par l'absence de moustache.

Sophie Lance
Arts et lettres, profil Communication

Aventure téléphonique

Je suis dans le Quartier latin, sur la rue Ontario, tout près de l'intersection de la rue Berri. C'est l'une des journées les plus froides que nous avons connues depuis le début de l'hiver. Je m'apprête à entrer dans un petit café pour me réchauffer, lorsque j'ai la forte impression d'avoir reçu un signe d'une cabine téléphonique qui me dit de m'approcher d'elle. Elle se tient tout juste à deux mètres de moi. Les voix des passants sur la rue ne sont plus qu'un écho lointain. Mon regard est fixé sur cette cabine téléphonique si mystérieuse à mes yeux. Suis-je folle ou ai-je réellement aperçu ce que je crois avoir vu? Plus j'approche, plus les images défilent à une rapidité vertigineuse dans ma tête, se mêlant à une voix stridente. Je suis aveuglée par la lumière du soleil et j'ai l'impression d'être comme à l'intérieur d'un tourbillon qui n'en finit plus. Je me sens faiblir à cause de l'étourdissement. Je sens pourtant la force de l'attraction qui se dégage de la cabine. Je dois y répondre, je n'en ai pas le choix. J'approche de plus en plus près. J'ouvre lentement la porte, qui me semble brûlante, j'entends alors une voix déchirer le ciel. Je demeure ébahie quelques minutes. Une jeune fille d'environ douze ans pleure et appelle à l'aide. Devant elle, l'annuaire téléphonique affiche une menace de mort terrible.

Andréanne Lavoie
Arts et lettres, profil Communication

L'amour en fût

Sept heures trente et il n'est pas encore arrivé... Un malheur est survenu, sûrement. Il est toujours ponctuel. Depuis des semaines qu'il me retrouve au comptoir du pub, régulier comme une horloge. À dix-neuf heures trente, il entre, il s'assoit sur le dernier tabouret de droite ; moi, je m'assois face à lui sur le comptoir. Il soupire, me contemple, je sens qu'il me désire plus que tout et que notre bar de la rue Ontario est devenu le centre du monde. Il a un code avec le barman : quand il allume sa première cigarette, le garçon me remplit une première fois. Le buveur me regarde affectueusement, avec respect, comme si j'étais le seul à le connaître vraiment, puis, il me vide d'un trait. L'employé doit me remplir une fois la cigarette terminée, puis à chaque deux cigarettes : il faut dire que mon copain fume plus que les usines de l'ouest de l'île. En une heure, on m'a rempli et vidé cinq fois. Après une heure, il ralentit et commence à m'accuser d'avoir fait fuir sa femme. Après deux heures, il lui arrive de pleurer et il me jure que je fais honte à ses enfants. Normalement, après trois heures, il se fâche contre moi et décide d'entrer chez les AA. Au début, ça me rendait morose, mais maintenant je le connais, je sais qu'il ne peut pas me résister. Par contre, ce soir, je crains qu'il n'arrive pas. Il est passé du côté obscur. Il était déjà alcoolique, il ne lui restait qu'à devenir anonyme, suite logique. Un autre vient s'asseoir devant moi : « Désolé mon ami, je n'ai jamais su rester fidèle. »

Maestria

Roger a toujours aimé le mystère. S'il ne parvenait pas à le trouver dans sa vie quotidienne, il n'hésitait pas à le créer. C'est avec cet intérêt et avec la certitude profonde qu'il était destiné à nettoyer le monde des pires crapules, qu'il s'était inscrit à l'école policière. Le surnom qu'on lui attribua à cette époque fit son chemin jusqu'à aujourd'hui. C'était pour lui une grande fierté de pouvoir se présenter sous le nom de sergent Roger «Snake» Tremblay de l'unité de patrouille du Quartier latin de Montréal. Roger était présentement appuyé à la façade d'une boutique rue Sainte-Catherine. Il cherchait quelle posture adopter pour laisser émaner de sa personne une impression de dilemme mental tout en conservant sa parfaite assurance. Grâce à ses interminables séances devant le miroir, vêtu de son costume de policier un peu trop ajusté, il était passé maître dans l'art de l'expression corporelle. Il se rappela une mimique improvisée auparavant et tenta de la reproduire. Cela consistait à laisser reposer tout le poids de son corps sur sa hanche droite, à baisser considérablement le menton et à lever le regard en direction des piétons. Il adopta cette attitude presque toute la journée, changeant de lieu régulièrement tout en interpellant les passants pour des infractions mineures. Il regarda sa montre en fin d'après-midi et se mit à courir en direction de la rue Sanguinet. Arrivé à son appartement, il monta les escaliers quatre par quatre avant de s'y engouffrer. Roger se dévêtit en vitesse de l'uniforme justicier, ouvrit délicatement la porte de la chambre de son colocataire et le replaça exactement au même endroit où il l'avait emprunté quelques heures plus tôt. Il dévala une fois de plus les marches extérieures pour se rendre travailler au petit dépanneur du coin sur la rue Ontario. Faute d'avoir réussi à l'école policière, Roger était un excellent caissier.

Solitude

Il se réveilla seul, comme toujours, alla boire son café seul et se prépara à accomplir sa routine habituelle, la même depuis bientôt 30 ans. Mais qu'est-ce qui l'avait poussé à choisir une si piètre vie? Lui, qui avait voulu accomplir de grandes choses, était maintenant condamné à être confiné à ce petit appartement du Quartier latin depuis qu'il ne pouvait plus sortir, depuis qu'il avait trop peur des autres et de leurs regards accusateurs. Il s'installa donc devant sa grande et seule fenêtre qui donnait sur le parc. C'est en fait pour cette unique raison qu'il avait choisi ce logis. Ainsi la vie des autres pourrait-elle pimenter ses sombres journées. Il s'assit dans son fauteuil et contempla, comme toujours, ceux à qui jamais il ne parlerait. Une dame à l'écharpe rouge semblait assoupie sous la chaleur réconfortante du soleil. Sur le banc d'à côté, une jeune adolescente à l'air impatient. Sûrement attendait-elle encore une fois son amant! Un peu plus loin, un jeune homme avec son bébé accroché au cou comme un trophée. Au moins, lui n'était pas seul! Et finalement, au bout du parc, un pigeon sous un banc vide. Peut-être que lui pourrait l'accepter ne reconnaissant point son visage si souvent publié, son nom trop souvent injurié et son passé trop souvent raconté.

Élisabeth Naud
Sciences humaines, profil Optimonde

Banc public

Les bas

À l'aube, une vieille dame vient.
Elle tricote des bas pour son petit garçon.
Lorsqu'elle aura fini, elle les défera
et elle en tricoterait d'autres,
car son petit-fils aura encore grandi.

L'heure

L'homme regarde sa montre,
il est neuf heures,
il dépose sa mallette,
il est neuf heures une,
il la reprend,
il est cinq heures.

Poids

Au dîner, un gros monsieur vient s'écraser.
Mes planches courbent sous son poids.
Il sort son gros sous-marin, ses frites et son coke.
Il les engouffre sans aucune manière.
Les pigeons viennent picorer les miettes.
Les chiens courent après les pigeons.

Peinture

Au bout de la laisse se trouve un gentleman aux gants blancs.
Il m'époussette un peu avant de poser son cul distingué sur ma banquette.
Quand il se relève, il a le corps strié.
Peut-être aurais-je dû l'avertir
que je venais de me refaire une peinture?

Talons

Une jolie fille à la jupe courte et aux lèvres pulpeuses s'approche en se dandinant.

Ses talons enlevés,
elle ne fait plus que cinq pieds.

Seul

Au clair de lune, c'est le tour des amoureux.

C'est eux que je préfère.

C'est amusant de les entendre rire, de les regarder s'embrasser.

Il fut un temps ou un couple venait souvent me voir.

Un certain soir, ils se sont chicanés.

Le blond n'est jamais revenu mais le roux revient souvent,
en souvenir de son amant.

Il vient seul,
comme le font des tas de gens.

La neige

Cette nuit, j'ai couché avec un homme.

Il ronflait et sentait l'alcool à plein nez.

Au matin, il n'était plus qu'un amas de neige, il ne ronflait plus...

Aujourd'hui, la vieille dame fera demi-tour.

Shaina Otis

Sciences humaines, profil Questions internationales

Un corps inerte

Il marche près d'elle, se demande durant une fraction de seconde s'il ne doit pas changer de trottoir... Non il ne fera que la contourner, elle ne semble pas dangereuse. Elle n'est qu'étendue sur le sol pour une raison qu'il ignore.

D'un pas lent, il l'évite. Par ses lunettes fumées, elle le regarde droit dans les yeux, les bras figés de chaque côté de son corps et les jambes mollement déposées sur le béton froid. Ses gestes lui semblent lourds et ralentis.

Elle est étendue dans cette petite rue crasseuse et écrasée par la Place des Arts. Le mur longeant la rue est orné de graffitis et, de l'autre côté, il y a un petit parc avec quelques arbres que tous les chiens du quartier se font un plaisir d'inclure dans leurs territoires.

Le moment pendant lequel il marche près de son corps inerte semble éternel. Au dernier instant, gêné par ce long regard dont il ne peut percevoir le message, mais dont il peut sentir la curiosité, il décide de lui faire un petit sourire, discret mais sincère.

Elle est alors transpercée d'un étrange sentiment qui ne ressemble en rien à ce qu'elle a ressenti auparavant. Elle ne cherche pas à comprendre. De toute façon, elle a déjà oublié. Lui aussi probablement.

Daniel Parpal

Sciences de la nature, profil Informatique

Musique blanche

Marginal

Je joue de la musique. Marginal, à trois instruments. Ça amuse les enfants.

Dépendance

Maintenant, ça n'amuse plus personne. Bien triste, beau dommage. Il reste moi, seul, pris avec la sale habitude de jouer pour être bien. Quelle dépendance!

Musique

Au début, original. Maintenant, je suis un passant, je suis la foule des Saintes-Rues. Moi, je consomme ma musique par tranche de trois.

Mot de do

Une visite chez le médecin de Saint-Luc. Triste nouvelle. Un mot de dos. Pas facile: il me proscrit de jouer.

Embouchure

J'essaie d'arrêter. Mes flûtes et mes clarinettes s'assèchent; elles raccourcissent. L'embouchure jaune contraste avec le blanc de l'instrument. Ses teintes m'appellent. Je résiste.

Crescendo

Je craque. Je croque à pleines dents, respire et expire doucement leur air si chantant. Ça me calme, puis la mélodie virevolte à tue-tête. Crescendo! J'inspire et j'expire de toutes mes forces. Épuisé, satisfait.

Étoiles

Autre visite chez le médecin. Plus atterré que jamais. Je frôle le sol. Lui, il est déprimé. Il me donne des collants d'enfants avec de merveilleuses étoiles. Il dit que ça m'aidera à arrêter de jouer. Je m'empresse de les coller sur moi.

Un pied

Soulagement temporaire. Depuis mon arrêt musical, ils raccourcissent. Un pied, dix centimètres. Je joue maintenant de ces micro-instruments avec mes orteils.

Froid

L'hiver arrive. Il fait froid. Je me colle sur le mur extérieur de Berri-Uqàm, je me frotte, il me réchauffe. Quand je joue, de la condensation se forme au bout des tuyaux. Une fumée blanche en sort au rythme des expirations. Tellement secs, ils s'égrainent quand je les frappe.

Pièce

Un morceau et je meurs. Je ferai une pièce sur le tabac, j'en consommerai un morceau, un dernier, même si je connais mon destin depuis le début.

Carine Payette

Sciences humaines, profil Questions internationales

Un temps de pluie

La pluie s'acharne sur les rues de Montréal. L'atmosphère est sombre. Les gens se dissimulent sous une mer de parapluies. Ils marchent, s'entrecroisent et discutent devant moi sans m'accorder un seul regard. Je suis là, inerte, tout de noir vêtu, à la vue de tous, mais je passe inaperçu. Une multitude de gouttelettes frappent ma tête, glissent sur mon corps et meurent à mes pieds.

Trempe, un petit chien se précipite vers moi. Je lui sers de couverture contre cette pluie abondante. Il demeure à mes côtés jusqu'à ce que le temps s'éclaircisse. Il se lève alors soudainement et me quitte bêtement, sans la moindre gratitude. Je me retrouve seul de nouveau sur la rue Saint-Denis, près de la rue Ontario. J'aime cet endroit où les restaurants qui monopolisent une partie du décor nous transportent de l'Inde à la Thaïlande et de l'Italie au Maroc.

Un jeune homme court dans ma direction, un sac à la main. Ses vêtements sont imbibés d'eau et ses longs cheveux collent à son visage. Une brève distance nous sépare lorsqu'il jette un rapide coup d'œil derrière lui. Un policier le talonne. Ne constatant que trop tard ma présence, il fonce sur moi et trébuche tête première. Le policier l'immobilise alors sur le sol, puis le relève et l'assoit brusquement sur le banc peu confortable que je suis.

Danièle Proulx

La rencontre

Curiosité

J'étais déjà en retard, mais je m'arrêtai tout de même prendre un café. Arrivée au Second Cup, je m'impatiençais. Les caissières semblaient se forcer pour prendre leur temps. Au lieu de les dévisager comme une pseudo tueuse en série, je détournai mon regard. C'est à ce moment que j'aperçus cet homme.

Peur

C'était un gigantesque personnage. Il était habillé de peaux d'animaux qu'on aurait juré fraîchement tués. Tout le devant de son habit était caché par une immense barbe d'un roux sombre et sale. Le plus bizarre, c'est qu'il avait entre les mains des centaines de sacs multicolores.

Fuite

Je repris mes esprits, pris mon café et courus au cégep. La journée passa et six heures arrivèrent. Lorsque je sortis de l'établissement, une voix me murmura : « Voulez-vous cette bourse ? » Ma tête se leva, mon cerveau s'exclama « encore lui ! », ma bouche se figea et mes jambes coururent vers le métro Berri.

Piège

Entrée dans le train, j'orientai mes pensées dans une autre voie. Lorsque j'arrivai à mon appartement, la créature était devant moi. Il était assis dans les marches. Son regard malsain était rivé sur moi. Il se leva et me tendit la main. « Non »... et je tombai dans un état d'inconscience totale.

Julie Rose

Sciences humaines, profil Individu

Indifférence

Le temps est doux aujourd'hui pour un mois de mars. Il aime bien profiter du soleil assis ici. Il aime encore plus observer les gens qui passent. Il pourrait rester sur ce banc des heures, même des jours. Tellement de visages différents, tellement de démarches différentes, de vêtements, de coiffures, de regards... Il adore les envier, se comparer, se consoler. Il aime se sentir vivant. Le square Saint-Louis est plein aujourd'hui; le tout Montréal veut l'arrivée du printemps et fait comme si l'hiver était déjà terminé. Soudain, il aperçoit deux étudiantes, une brune et une blonde. Elles semblent photographier des gens pris au hasard. Rapidement, il replace ses cheveux, prend une pose décontractée et attend. Et attend. Et espère. Il aime bien les blondes. Il les trouve féminines. Peut-être que, lorsqu'elles lui demanderont de le prendre en photo, il simulera l'hésitation. La photo en échange de son numéro de téléphone? Si elle refuse, il lui proposera un café. Elle ne pourra résister à son sourire charmeur. Avait-il rangé son appartement? Aimerait-elle les chiens? Avait-il mis des sous-vêtements propres? Tranquillement, les jeunes femmes s'approchent de lui. Il tente de cacher sa fébrilité, de sembler inconscient de leur présence si proche, de paraître naturel. Puis, lentement, elles s'éloignent sans même le regarder. Même la brune, pour qui il n'avait aucun intérêt, n'a pas posé le regard sur lui. La blonde non plus n'a pas remarqué qu'il existait. Il se lève pour la rattraper, se rassoit, décide de profiter du soleil. Après tout, le temps est doux aujourd'hui pour un mois de mars.

Isabelle Samson
Arts et lettres, profil Langues

Manque de peau

Hôpital

Depuis un mois, je suis branchée à une machine m'aidant à respirer. J'ai une maladie très rare qui atteint le cerveau, les poumons et la gorge. Je ne sais pas si j'en ai encore pour longtemps.

Appartement

Je vivais seule dans un petit deux et demi: 24, rue Sanguinet. J'écoutais de la musique nostalgique et je fumais une cigarette après l'autre.

Théâtre

Le soir, je travaillais à la billetterie du Théâtre Saint-Denis. Les gens venaient s'évader de leur vie monotone. Ils étaient affamés de divertissement.

Métro

Mon passe-temps: la musique. Je jouais de la guitare à Berri et j'observais les passants. Cela me faisait un petit surplus pour payer mes cigarettes.

Portique

Un jour, j'arrivai chez moi et constatai que ma serrure était changée. J'allai voir mon propriétaire qui me dit que la plantation était illégale. Alors, je sortis, mon sac sur le dos. Je n'avais nulle part où aller.

Parc

J'ai rencontré un homme magnifique. Il me plaisait énormément, mais malheureusement il était gai.

Rue

Dans la rue, il faisait froid et les gens étaient cruels. Je m'affaiblissais de jour en jour. Je toussais constamment. Je voulais fondre.

Patricia Serre-Lemieux
Arts et lettres, profil Communication

Crainte passagère

Rituel

Chaque dimanche, je me rends à l'église au coin des rues Sainte-Catherine et Berri. J'y vais pour prier et je suis très croyante. C'est le seul moment où je peux me détendre et me calmer de toute ma semaine chargée. Le stress en moi se libère et je pars du bon pied pour la semaine qui suit.

Le vieil homme

J'aperçois quelquefois un homme d'une cinquantaine d'années. Il se promène sur la rue et à l'intérieur de l'église. Il ne s'assoit jamais. Il marche, regarde autour et puis s'en va. Parfois, il s'arrête pour parler à des gens qui entrent ou sortent de l'église. D'habitude, je n'y fais pas attention, mais aujourd'hui il me semble plutôt louche. Il marche lentement en regardant partout, surtout dans ma direction. Que vient-il faire ici si ce n'est pas pour prier? J'espère toujours ne jamais le croiser.

Rencontre

Je n'ai pas envie de rester trop longtemps ce matin. Je sors de la chapelle. L'homme bizarre n'est plus là. Tant mieux, me dis-je. Sur le chemin du retour, je sens une main sur mon épaule. En me retournant, j'aperçois celui que je ne voulais pas rencontrer. De près, il me fait encore plus peur. J'essaie de dissimuler mes mains qui tremblent. L'homme me dit qu'il me voit souvent à l'église et me demande de lui acheter un chapelet. C'est ce qui le fait vivre. J'arrête de trembler, je lui en achète un et rentre aussitôt chez moi.

Maxime St-Denis
Sciences humaines, profil Optimonde

Le banc

Enfin, quelqu'un me prend au sérieux ! Je me sens important et surtout je sens qu'on apprécie le peu que je peux offrir. Oui, aujourd'hui, je vis. Malgré que cet homme dégage une forte odeur d'alcool et qu'il ne se soit visiblement pas lavé depuis déjà longtemps, je souris à cette présence. Comme il est beau, couché sur mes flancs durs et secs, épuisé d'une nuit passée dans le noir et le froid, attendant les premiers rayons. Nous nous livrons l'un à l'autre sans attente, dans le silence qui unit un marin à son vieux navire, sachant tous les deux que notre existence sans l'autre serait dénuée de sens. Malgré tout le support que je peux lui apporter, je sais que des tempêtes interminables vivent en lui. Lui, il est conscient que des passants le fixent et lui mettent la charge de tous les problèmes du monde sur le dos. La pression est si forte, si lourde que mes planches se tordent sous le poids de la douleur qui pèse sur cet homme. Il enfonce sa tête dans son bras pour se cacher de ces attaques qui viennent miner chaque jour ses quelques souvenirs heureux. Maintenant, nous nous faisons face et je sens plus que jamais son souffle chaud et humide qui devient de plus en plus rapide, comme celui d'un animal blessé. Je tente par tous les moyens dont je dispose de le calmer, de le réconforter. Exercice très difficile lorsque tu n'es que planches et pièces de métal, que tu es cloué au sol et qu'il n'existe aucun moyen pour toi de communiquer avec le monde extérieur. Donc, tout d'abord, je le réchauffe en lui rendant la chaleur que son corps avait pu produire malgré le froid de cet après-midi. Ensuite, il bouge un peu sur moi jusqu'à ce qu'il soit confortable et, alors, il peut s'endormir en oubliant le givre qui a recouvert ses rêves. Pour l'instant, je sais qu'il a seulement fermé les yeux et qu'il ne dort pas, je sais qu'il ne reste que quelques minutes avant son départ et je sais que demain nous nous retrouverons au même endroit où nous nous sommes cent fois laissés.

Chantelle-Jade Vignola Clermont
Sciences humaines, profil Optimonde

Sourire

Ça

L'intérieur d'un foutu sac McDo en papier
Un crayon fièrement déposé dans le creux de mes mains en coupe
Urgent besoin de m'exprimer ailleurs que dans ma tête

Passante

Un gros soleil éphémère
Son sourire, une éclaircie que la météo n'avait sans doute pas prédite
Son si simple regard, ma gêne
Juste le temps de trouver le crayon dans sa poche
Déjà éloignée sévèrement par ses parents

Lutte

Il pleut, c'est gris, c'est laid
Mes cheveux se sont collés sur mon visage, poussés par le vent
Ça me permet de ne pas tout voir trop bien
Mes vêtements sont trempés, je suis lourd
Une loque au milieu du carré Saint-Louis

Limite

Une boule en moi qui se déplace peu à peu vers ma gorge
De la détresse, beaucoup de haine
Le goût de disparaître avant que ça sorte

Trop tard

Un immense cri, plus fort que tout
L'éclatement de ma douleur morale
Ma souffrance crachée, vomie
J'ai été fou
Je suis vidé, délicieusement vidé

Le réveil

Une grande chaleur envahit mon corps
Le soleil brille derrière mes paupières closes
J'arrive à l'aimer
Quelque chose en moi a changé
J'ai envie de m'aimer

La photo

Mes yeux s'entrouvrent ; je suis observé
Trois jeunes s'éclipsent, un appareil photo à la main
Dommage, peut-être serais-je arrivé à sourire,
Du moins, j'aurais pu essayer...